Zeitschrift: Mitteilungsblatt / Freunde der Schweizer Keramik = Bulletin de la Société des Amis de la Céramique Suisse

Herausgeber: Freunde der Schweizer Keramik

Band: - (1952)

Heft: 21

Artikel: Contribution du nord de la France à l'extension de l'industrie céramique ancienne

Autor: Descamps, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-394847

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Contribution du Nord de la France à l'Extension de l'Industrie Céramique Ancienne

Il y a quelques années, l'un des écrivains les plus avantageusement connus en matière de recherches touchant à la céramique ancienne, M. Jean Thuile, dans un important ouvrage consacré à «La Céramique Ancienne à Montpellier[1]), réclamait avec succès le rattachement à cette ville de toute une pléiade de faïences sur l'attribution desquelles on pouvait, jusqu'alors, hésiter à bon droit.

Je n'ai pas l'intention, pour ma part, dans les pages qui vont suivre, de réclamer la paternité pour l'une ou l'autre des fabriques de nos régions, de telle ou telle pièce dont l'origine a pu demeurer discutée jusqu'ici. Mon dessein, en un sens, est, à la vérité, plus vaste, car ce que je voudrais, est souligner la place importante que tiennent des hommes de chez nous dans la création et le fonctionnement de bon nombre de fabriques en dehors des limites de notre département actuel, par une vue d'ensemble, qui, je crois, n'a jamais été tentée jusqu'ici.

Si nous commençons ce tour d'horizon par *Dunkerque,* c'est la figure de ce Georges Louis Saladin devenu ultérieurement, avec son gendre Levesque, le fondateur de la manufacture de Saint-Omer que nous évoquerons tout d'abord.

Dans le bulletin de l'Union Faulconnier[2]), le Docteur Lemaire nous a conté les débuts difficiles de Saladin à Dunkerque, ville qu'il fut contraint d'abandonner dès 1750, après une année seulement d'exploitation, devant l'opposition des faïenciers lillois à voir se fonder une nouvelle fabrique en Flandre.

On sait du moins quelle extension, et, on peut bien le dire, quel mérite et quel intérêt, sa fabrication devait acquérir à Saint-Omer, ce qui ne nous fait regretter que davantage de devoir sans doute renoncer pour jamais à voir paraître cette Histoire de la Faïence de Saint Omer dont Monsieur Charles de Pas avait réuni les éléments[3]).

Signalons qu'au quai du Haut-Pont, No. 125, à Saint-Omer, subsiste toujours l'imposante façade de l'ancienne faïencerie, et souhaitons que, plus heureux que la tour Saint-Bertin, elle puisse, longtemps encore, illustrer cette page intéressante de l'histoire de la Ville.

Trop grande est l'autorité qui s'attache au Répertoire de la Faïence Française[4]) publié sous la direction du Docteur Chompret, Président des «Amis de Sèvres», pour qu'il soit nécessaire d'insister sur l'intérêt que présente la mention relative à *Bailleul,* suivant laquelle ce centre «devait avoir une certaine renommée en industrie céramique si l'on en juge par le nombre de ses ouvriers qui portèrent leurs connaissances dans d'autres usines comme celle de Forges-les-Eaux».

Si de Bailleul nous nous dirigeons vers *Lille,* c'est en face d'un nombre particulièrement imposant de fabricants ayant fondé ou animé ailleurs des établissements parvenus parfois à une grande notoriété, que nous serons bientôt en présence.

N'est-ce pas un Lillois, Peterinck, que nous rencontrons, en 1751, comme fondateur de la célèbre fabrique de porcelaine de *Tournay,* doublée d'une faïencerie peut-être plus importante encore?

Boussemart fils, que nous voyons, vers 1770, renflouant la fabrique Lefebvre et Gauron de *Liége,* avec un succès suffisant pour permettre à la société constituée à cet effet de procéder quelques années plus tard, à l'acquisition d'une usine connue sous le nom de faïencerie de Coronmeuse, ceci, après un passage à Bruxelles, où en association avec François Ghobert de Saint Martin, il attacha son nom à quelques unes des plus belles productions de cette ville.

Boussemart père, que nous trouvons, à peu près à la même époque, comme fondateur de la manufacture de porcelaine d'Arras après avoir fourni, comme faïencier à Lille, la carrière que l'on sait, à la tête de l'établissement dont J. Houdoy nous a jadis retracé l'histoire dans son «Histoire de la Céramique Lilloise[5]).

Encore n'ai-je pas parlé de l'installation en 1737 de la fabrique bien connue de Sinceny, dans l'Aisne, attribuée par A. Demmin, dans son «Guide de l'Amateur de Faïences et Porcelaines»[6]), à André-Joseph le Comte, établi depuis 1733 à Lille, et enterré à Sinceny en 1765, tandis que le même auteur rattache à Christome le Comte, père d'André-Joseph, la fondation dans la même région, de la manufacture du *Bourg d'Ognes*[7]), tout en laissant entendre que la même famille se retrouverait jusqu'à *Martres,* aux portes de *Toulouse.*

Admettons même avec le Docteur *Warmont*[8]), qu'André-Joseph le Comte soit de souche normande, et que le premier directeur de la fabrique de Sinceny ait été Pierre Pelleve, ne demeurent-elles pas peu nombreuses, en dehors de centres tels que Rouen ou Nevers, les villes de province pouvant faire état de pareil rayonnement, sans qu'à ma connaissance, celui-ci ait jamais été beaucoup souligné à propos de Lille?

Mais entrons dans quelques détails et signalons qu'en ce qui concerne François Joseph Peterinck, né à Lille le 4 octobre 1719, c'est par les ouvrages fondamentaux «Potiers et Faïenciers Tournaisiens» (1886), puis «Les Porcelaines de Tournay» par Eugène Soil de Moriame (1910), que nous nous trouvons particulièrement bien documentés. Rappelons seulement que la manufacture de Tournay, établie quai de Salines et dont il n'est pas besoin d'évoquer les mérites, devint Manufacture Impériale et Royale par décret du 7 Aout 1752.

Anobli lui-même vers 1769, Peterinck adopta pour armoirie les épées cantonnées de quatre croisettes qu'il avait déjà choisies comme marque de fabrique, et qui lui rappelaient qu'il avait porté les armes. Elles avaient, en outre, l'avantage de la similitude avec le Saxe, que Peterinck se proposa, dès l'origine, d'imiter. Décédé le 5 Frimaire an VIII, âgé de 80 ans, il avait, au cours de sa carrière, trouvé la possibilité, sans se laisser absorber par les soucis propres à la direction de son entreprise, de se lancer dans une foule de travaux touchant à l'urbanisme, tant à Tournay qu'à Bruxelles.

Quant à Liège, et à l'action qu'y exerça le fils de notre faïencier lillois Boussemart, celle-ci se trouve évoquée, tant par le Dictionnaire de la Céramique de Garnier[9]), que par l'ouvrage précité d'Eugène Soil de Moriamé sur les

---

[1]) Editions de Chambrosay Paris 1943.
[2]) T. XXXI-1934.
[3]) Bull. de la Société des Antiquaires de la Morinie T. XIII - Avril Juillet 1920 - page 481.
[4]) Paris - Serge Lapina impr. 1935.
[5]) Paris - Aubry 1869.
[6]) Paris - -Renouard 1873, T. II, p. 697.
[7]) Demmin - op. cit., p. 704.
[8]) Recherches Historiques sur les Faïences de Sinceny, Rouy et Ognes par le Dr. A. Warmont-Chauny Visbecq - Paris, - Aug. Aubry 1864, p. 14.
[9]) Paris Librairie de l'Art. 1893, p. III.

Porcelaines de Tournay[10]), mais plus encore par celui consacré par G. Dansaert aux «Anciennes faïences de Bruxelles»[11]). Ajoutant des détails sur le passage à Bruxelles de Boussemart fils, avant sa nomination de directeur de la faïencerie de Coronmeuse, cet ouvrage va jusqu'à dire que les produits sortis au cours de sa brève association avec François Ghobert de Saint-Martin «paraissent irréprochables et rappellent la toute belle période des Robert et de la Veuve Perrin à Marseille»[12]).

De son côté, Auguste Joye, dans son étude sur «La faïence fine à Liège au XVIIIe siècle[13]), insiste sur le succès des essais opérés en faïence fine par Boussemart fils à Liège, en 1781.

En porcelaine, des «quantités prodigieuses» de porcelaines blanches de Lille se trouvaient importées, afin de les décorer et de les vendre à Bruxelles, par Joseph Barr et Dominique Joseph Ris, qui s'y étaient établis en 1788[14]).

Ceci se passait à peu près au temps où la manufacture lilloise de porcelaine, passée de la direction Leperre Durot à celle de Gaboria, voyait s'éloigner le modeleur d'une extrême habileté Alexandre Caron, qui, après avoir été appelé à *Paris* par le célèbre fabricant Dagoti, fut ensuite chargé d'établir et d'organiser une manufacture près de *Nevers,* avant de devenir directeur d'une fabrique de terre anglaise à *Gien*[15]). Pour *Paris* devait également partir peu après le peintre Hippolyte Pinart (1808—1871), que Demmin présente comme ayant passé sa jeunesse dans la fabrique fondée par Barthelemy Dorez, et qualifie de rénovateur de la peinture céramique sur le cru, en donnant toute une liste de ses œuvres[16]).

Revenant à une époque antérieure, ce qui est bien fait pour nous intéresser aussi, tant en raison de la personnalité du céramiste mis en cause, que de la notoriété de l'établissement fondé. C'est bien la création à Arras, en 1770, par le célèbre faïencier lillois Joseph-François Boussemart, de la fabrique de porcelaine tendre dont maints produits se confondent aujourd'hui avec ceux de Tournay. C'est sous le coup des revers nés pour lui de la fondation à Lille d'une verrerie, dont les frais de premier établissement avaient fortement compromis la solide position qu'il s'était acquise dans sa faïencerie, que Boussemart arrivait à Arras. Du moins y parvenait-il fort de l'expérience née de la direction de la fabrique lilloise, que la veuve Febvrier et lui-même n'hésitaient pas à présenter, aux environs de 1730, comme «la plus considérable de l'Europe», cuisant au moins par an 1.287.600 pièces de faïence, toutes utiles et recherchées par le public[17]). Même en faisant la part de l'exagération propre aux documents de ce genre, il n'est pas douteux que la manufacture lilloise devait être parvenue à une réelle perfection; sous l'effet des pertes d'argent dont il vient d'être question Boussemart n'en manquait pas moins des ressources voulues pour la réalisation de ses projets à Arras, aussi s'associa t-il aux Demoiselles Delemer, alors marchandes de faïence rue Royale, dont le nom est resté lié à la fabrication de la porcelaine à Arras. Ce sont elles seulement, en effet, qui, après des débuts difficiles ayant entrainé le retrait de Boussemart en 1772, devaient avoir la satisfaction d'assister au développement de l'industrie nouvelle, encore que, du point de vue financier, l'affaire ne fut jamais très prospère. Mais arrêtons-nous là, puisque, dès 1773, Boussemart est mort chez son fils ainé à Arras, après une carrière toute orientée, on l'a vu, vers les choses de la céramique[18]).

Pour ce qui est de Sinceny, je me bornerai à ajouter, pour compléter les renseignements déjà donnés d'après Demmin, que cet auteur mentionne également le nom d'un faïencier Lecomte, en 1824, à *Autreville* près Sinceny, dans une association Lecomte et Dantier[19]) mais je voudrais, au point de vue fabrication, poser la question de savoir si, par hasard, ce ne serait pas par l'intermédiaire de cette famille lilloise, qu'aurait été importé, à Sinceny, ce décor «fleur de fraisier» bien connu à Lille[20]) devenu à tel point l'apanage de Sinceny, que les historiographes de cette manufacture Jules et Georges Lecocq, ont pu écrire dans leur «Histoire des Fabriques de Faïence et de Poterie de la Haute Picardie[21])», qu'il est impossible, tant les produits des deux usines se ressemblent, de dire qui a inventé et qui a copié le modèle. L'explication, on en conviendra, si elle peut trouver confirmation, offrirait un caractère assez séduisant.

En ce qui concerne Martres, c'est aussi bien dans le Dictionnaire de la céramique de Garnier, p. 128, que dans le Manuel du Collectionneur de Faïences Anciennes de Ris Paquot[22]), page 242, que se rencontre mention de la pièce marquée «Marie-Thérèse le Conte Faite à Martres le 18 Septembre 1775» illustrant le rapprochement opéré par Demmin.

Ces quelques détails donnés sur les fabriques redevables de leur origine à des céramistes lillois, ou ayant trouvé une impulsion nouvelle sous l'influence de leur savoir-faire, hâtons-nous de nous diriger vers *Douai-,* où, on le pense bien, la fabrique de «Gres Anglais» nous appelle, mais ne manquons pas, au préalable, d'avoir un souvenir pour le grand réalisateur originaire de Douai, qui, sans expérience pratique antérieure dans le domaine de la céramique, devait devenir l'artisan de la réussite de l'une des plus importantes fabriques du Sud-Ouest: J'ai nommé Jacques Hustin, créateur, peut- on dire, de la Manufacture Royale de *Bordeaux,* tout ce qui existait avant lui était insignifiant, seul faïencier de cette Ville de 1712 jusqu'à l'époque de sa mort survenue le 1er Janvier 1749, situation, qui d'ailleurs, devait se maintenir jusqu'en 1762, alors que l'établissement se trouvait passé sous la direction de son fils.

Mais, ici encore, entrons dans quelques détails, à la lumière des indications qu'en cette matière nous fournit le magnifique ouvrage de Monsieur Méandre de Lapouyade, trop modestement dénommé «Essai d'Histoire des Faïenceries de Bordeaux du XVIIe siècle à nos jours[23]).

C'est dans le faubourg de Saint-Seurin nous dit cet auteur, que fut installé, vers 1709, par le peintre céramiste Jacques Fautier, le petit atelier constituant la première faïencerie

[10]) P. 76.
[11]) Bruxelles Van Oest 1922.
[12]) P. 232.
[13]) Léau-Imprimerie Charles Peeters 1929, p. II.
[14]) J. Helbig, la Céramique Bruxelloise du Bon Vieux Temps - Editions du Cercle d'Art Bruxelles 1946, p. 17.
[15]) J. Houdoy, op. cit., p. 136-137.
[16]) A. Demmin, op. cit., T. II, p. 657, 796, 806.
[17]) J. Houdoy, op. cit., p. 52.
[18]) Sur la manufacture de Porcelaine d'Arras, cf. notamment «Le Refuge d'Etrun et la manufacture de Porcelaine d'Arras» par Louis Cavrois, Arras, Imprimerie de la Société du Pas-de-Calais, 1877.
[19]) Demmin, op. cit., p. 747.
[20]) J. Houdoy, op. cit., p. 110.
[21]) Paris Raphaël Simon 1877,p. 52.
[22]) - Paris - Raphaël Simon 1877-78.
[23]) Mâcon Protat 1926.

bordelaise. En 1711, comme il manquait des moyens nécessaires à la marche de sa faïencerie, Fautier s'adressa à un riche capitaliste, M. de Lamolere, conseiller et secrétaire du Roi, Directeur de la Monnaie à Bordeaux, qui le mit en rapport avec Jacques Hustin, Directeur et Trésorier de la Marine dans la même Ville. L'accord se fit, et un contrat d'association fut conclu le 27 Novembre 1711.

Né à Douai en 1664, et fils de Robert Hustin, fabricant d'étoffes, Jacques Hustin avait pour aïeul un autre Robert Hustin né à Cambrai en 1611, reçu bourgeois de Douai en 1635.

Le 12 Avril 1712, Hustin achetait, en vue de l'établissement de la faïencerie sur un pied important, le vaste emplacement que l'on peut aujourd'hui encore identifier aisément à Bordeaux entre le cours de Verdun, les rues Fondaudège et Victoire Américaine aux abords de la place de Tourny, dans un des quartiers que de vastes travaux d'édilité ont mis au nombre des plus agréables de la ville. Sans vouloir suivre la famille Hustin dans toutes les étapes de l'administration de son importante manufacture, bornons-nous à préciser que le fils et successeur de Jacques Hustin dans l'administration de la fabrique de 1749 à 1778, prénommé Jacques-Denis-Ferdinand, était, lui aussi, né à Douai en 1696. Si inattendue que la chose puisse paraître à première vue, c'est de sa femme née Marie-Magdeleine Victoire Eynaud, surnommée l'Américaine, sans doute parce qu'elle était originaire des Amériques comme on disait alors, que la rue Victoire Américaine perpétue le nom.

Demeurée veuve, celle-ci finit, au mois d'Octobre 1783, par vendre la faïencerie elle-même avec tous les emplacements qui en dépendaient, les abandonnant aux travaux de lotissement et d'édilité auxquels il a déjà été fait allusion. Ainsi disparut la première et la plus importante faïencerie bordelaise, après avoir témoigné, pendant soixante ans, du goût et de l'aptitude aux affaires d'une famille douaisienne dont le nom reste justement célèbre dans les annales de la céramique.

Mais revenons aux faïences de Douai dites Gres Anglais, aujourd'hui regardées comme fabrication typique de cette Ville. A peine est-il besoin d'insister sur l'importance toute particulière que revêtait l'implantation en France de cette industrie de la faïence fine, alors que la découverte en devait aboutir à l'une des plus grandes révolutions qui se soient produites dans le domaine de la céramique, et, pratiquement, à la conquête quasi totale du marché par la faïence fine, aux dépens de la faïence stannifère.

Pas plus que pour les autres fabriques, je n'entrerai ici dans le détail de l'histoire des différents établissements de Douai, retracée par Aimé Houzé de l'Aulnoit dans son Essai sur les Faïences de Douai, dite Gres Anglais[24]), mais je voudrais souligner quelle influence le centre de Douai, présenté par Edouard Garnier comme le premier où s'exerça en France, l'industrie nouvelle[25]), eut sur les établissements du même genre qui se fondèrent par la suite en France.

Au premier rang des satellites, citons *Forges-les-Eaux-,* dans la Seine-Inférieure, fabrique à propos de laquelle le Catalogue de l'Exposition de la Faïence Française organisée en 1932 au Pavillon de Marsan s'exprime en ces termes[26]): «Dans les dernières années du XVIIIe siècle, Wood, faïencier d'origine anglaise établi à Douai, fonda à Forges-les-Eaux, avec le sieur Ledoux, une fabrique de faïence en terre de pipe particulièrement connue pour son décor de sujets militaires de l'Empire.»

Sous le rapport de l'importance, citons cependant davantage encore la fabrique de *Creil,* l'une des plus considérables de France, établie à la fin du XVIIIe siècle par M. de Saint-Cricq avec des ouvriers venus d'Angleterre ou ayant travaillé à Douai, nous dit encore Edouard Garnier dans le Dictionnaire de la Céramique déjà souvent cité, sans omettre *Chantilly* dont la première fabrique de faïence fine eut pour fondateur un artisan de Douai, écrit notamment Emile Bayard dans son «Art de Reconnaître la Céramique»[27]). Et dans le domaine de l'inédit ne quittons pas Douai sans souligner l'extraordinaire similitude existant entre bon nombre de faïences courantes réputées «de Douai»[28]), et l'assiette à la marque de la petite Ville d'Aumale (Seine Inférieure) ayant figuré à l'Exposition de la Faïence Française de 1932, au point de soulever un véritable problème d'attribution entre ces deux villes, si tant est que la fabrication d'Aumale, demeurée à peu près inconnue jusqu'ici, ait revêtu une certaine importance.

J'en aurai presque fini avec mon sujet quand j'aurai dit quelle place la Ville de *Valenciennes,* cette cité des arts, que l'on aurait été surpris de ne pas voir ici représentée, tient dans le développement hors des limites actuelles de notre département, de l'industrie céramique ancienne.

Ici encore, cédons la parole à l'ancien conservateur du Musée de Sèvres, Edouard Garnier[29]) qui s'exprime en ces termes à propos de la fabrique de *Mathaux* (Aube):

«La manufacture de Mathaux, exploitée d'abord par son fondateur, Claude Lepetit de Lavaux, baron de Mathaux, commença à fonctionner en 1751 sous la direction de J. B. Debray et de Claude Dorez, tous deux peintres, le premier venu de Nevers et le second de Valenciennes.»

Il aurait pu ajouter, d'après l'ouvrage du Dr. Lejeal sur les «Manufactures de Faïence et de Porcelaine de l'Arrondissement de Valenciennes[30]), que Claude Dorez y avait dirigé, pendant quelques années, sans grand succès d'ailleurs, la manufacture fondée à Valenciennes, aux environs de 1735, par son frère François-Louis. Quoi qu'il en soit, le temps lui manqua pour donner à Mathaux la mesure de son talent, car Louis le Clert, dans l'étude qu'il a consacrée aux Faïenceries de Mathaux dans l'annuaire de l'Aube de 1896, nous apprend qu'il fut inhumé le 13 Juillet 1753 dans le cimetière de ce village, à l'âge de cinquante ans. Il portait alors le titre de directeur de la Manufacture Royale de Faïence, qualité que l'auteur considère que l'établissement s'octroyait un peu libéralement, car il est vraisemblable que pareille appellation n'avait jamais été concédée régulièrement à une fabrique dont l'importance demeurait locale.

Témoignage d'un ordre un peu différent, comment, avant de nous éloigner de la région de Valenciennes, ne pas citer le nom du céramiste Bastenaire. Daudenart, qui, après avoir quitté la fabrique de porcelaine tendre par lui fondée en 1818 rue de Marillon à *Saint-Amand,* eut toujours si fidèlement à coeur de se recommander de ses titres d'Ancien manufacturier, ex-propriétaire et directeur de la Manufacture de Porcelaine à Fritte de Saint-Amand les Eaux «ou d'Ex. propriétaire de la Manufacture de Saint-Amand les Eaux», lors de la publication des ouvrages qu'il vint à faire

[24]) Lille Danel 1882.
[25]) Op. cit., p. 52.
[26]) P. 460.
[27]) Paris R. Roger et F. Chernoviz, 1920, p. 146.
[28]) Voir notamment au Musée de St-Omer.
[29]) Op. cit. P. 129.
[30]) Valenciennes Lemaitre 1868.

paraitre après s'être fixé à *Paris* [31]). Encore ces ouvrages se trouvent-ils comme tout pénétrés des fruits de l'expérience acquise par l'auteur dans l'établissement qu'il se plaisait si bien à rappeler avoir été le sien.

Il n'est pas jusqu'à *Englefontaine,* ce «pays de la poterie par excellence», auquel Monsieur l'Abbé Turpin, curé de village, consacra jadis une intéressante monographie dans les publications de la Commission Historique du Nord [32]), qui n'ait, lui aussi, apporté sa part de rayonnement en dehors des limites actuelles du département. C'est dans l'ouvrage déjà cité de Jules et Georges Lecocq «Histoire des Fabriques de Faïence et de Poterie de la Haute Picardie» [33]), que nous en trouvons le témoignage, à propos du centre du *Mesnil-Saint-Laurent,* aux portes de Saint-Quentin.

Nous n'avons de renseignements certains sur les fabricants de poterie qu'à partir de 1779 «écrivent ces auteurs». En 1783, nous apprenons le décès de Joseph Santerre, potier, lui mort, reste la dynastie des Verchin.

... Des nombreux ouvriers que durent occuper ces industriels, nous n'en connaissons qu'un: Charles-Joseph Coulon, né à Englefontaine, pays de la poterie par excellence.

Suivent les noms d'un certain nombre de membres de cette famille Verchin, elle-même issue d'Englefontaine. Et l'ouvrage s'accompagne de la reproduction d'un plat, de facture rustique, certes, mais à la saveur d'art populaire si coutumière à ce genre de productions, figurant un chasseur accompagné de la légende bon-enfant: «Jacque Marecart à la chasse 1790», et, près du lièvre tenu par le chasseur: «Voilà le pauvre bougre. Il sera bon pour Dimanche Du Mesnil St-Laurent, le 12 7bre 1790», le tout dans une note rappelant un peu, avec une certaine dégénérescence, les plats d'Englefontaine que M. l'Abbé Turpin nous met sous les yeux dans sa notice précitée, Fig. 37 et 38. Potiers d'abord, les Verchin ne furent plus, à partir de la Révolution, que marchands de carreaux et de tuiles, avant de disparaitre en 1836, remplacés par la famille Lobry, sur laquelle Jules et Georges Lecocq ne donnent pas de précisions, mais qui pourrait bien, elle aussi, être issue d'Englefontaine, où M. l'Abbé Turpin, fait, à plusieurs reprises, état de ce nom dans ses listes de potiers de la localité.

Pour mémoire, signalons, avant de terminer, le départ de *Ferrière-la-Petite-* aux environs de 1757, de Mathieu Gibon, allant s'établir dans la paroisse de Becquet près *Rouen* [34]), tandis que d'autres membres de cette famille prenaient le chemin d'Erquelinnes (Belgique), où ils exerçaient encore leur profession en 1786, mais il convient de remarquer ici, que ces potiers n'étaient que, depuis peu, arrivés de Bouffioulx à Ferrière.

J'ai fini, car je ne m'attarderai pas sur les noms des travailleurs isolés, dont, conformément aux usages du temps, on peut relever le passage dans telle ou telle manufacture parfois éloignée, tel ce Louis Dorez, s'apparentant probablement aux Dorez de *Lille,* dont M. Thuile, dans l'ouvrage que je citais en débutant, note p. 205, la présence à la Manufacture Royale de *Montpellier* ou encore de ce Dominique Vanderbuch, peintre originaire de *Lille,* dont le même auteur enregistre la présence tant à la faïencerie Dupre qu'à la fabrique de terre de pipe Jacques Vabre de la même ville (p. p. 408 et 413).

Au cours de ses recherches sur les faïenceries du Midi, M. Félix Mathieu relevait de même le passage du faïencier originaire de *Lille,* François Dervile, en pays de Comminges, en 1742.

De tant de documents concordants, ne résulte-t-il pas, avec une clarté allant jusqu'à l'évidence, que la contribution du Nord à l'extension de l'industrie céramique ancienne, n'a réellement pas été négligeable?

J. Descamps, Lille.

[31]) L'Art de fabriquer la Porcelaine 1827 - et l'Art de fabriquer la faïence 1828, Paris de Mahler et Cie.

[32]) Bulletin. Tome XXVII - 1909 p. p. 229. 251.

[33]) P. p. 84-86 et pl. XIX.

[34]) J. Fievet Note sur les grès cérames émaillés en teintes plates bleues de Ferrière la Petite - Documents et rapports de la Société Paléontologique de Charleroi T. XII - (1882) p. p. 415-443.

Faïences de Rouen, Lille, etc. à decor de « Lambrequins »

L'Exposition des Grands Services de Sèvres, l'été dernier, fut la première des manifestations par laquelle le Musée National de Céramique de Sèvres entend se mettre davantage au service du public.

L'Exposition des faïences à décor de «lambrequins» est plus limitée dans le temps, mais son domaine est très étendu. On sait qu'on entend sous le nom de «lambrequins» un décor imitant les broderies, festons ou découpures, que les graveurs aussi bien que les tapissiers mirent à la mode dans le cours du règne de Louis XIV. Ce décor qu'on retrouve dans le bois ou dans l'orfèvrerie, marqua tout spécialement les faïenciers rouennais.

Rouen aux environs de 1700 prenait son plein essor. Les restrictions alors imposées par Louis XIV aux orfèvres ont contribué au succès de ses faïences. Mais surtout la beauté du décor «à lambrequins» plus ou moins rayonnant, bleu, bleu et rouge, bientôt polychrome, valurent à ce centre une énorme réputation.

Lille, dès 1696, commençait à concurrencer Rouen, adoptant un style très proche, qui souvent prête à confusion.

Le décor à lambrequins s'étend en l'espace de quelques années à presque tous les grands centres de France et de l'étranger. Tantôt ce sont des décorateurs ou potiers rouennais qui l'apportent, comme à Saint-Cloud, à Quimper, à Sinceny ou à Samadet. Tantôt le génie des céramistes locaux le transforme ou l'adapte, comme à Moustiers ou à Marseille, d'où il essaimera vers l'Espagne et l'Italie. Par Strasbourg et Paris on le voit se diffuser dans les pays germaniques et scandinaves. Dans le premier tiers du XVIIIe siècle, le style rayonnant ou à lambrequins s'est imposé à presque toute l'Europe.

L'Exposition organisée par le Musée de Sèvres n'a pas seulement pour but de montrer sur une période limitée le rayonnement des grands centres français de Rouen, de Lille ou de Strasbourg. Elle permettra de mieux connaître ce qui distingue entre elles les différentes fabriques. Elle montrera surtout l'étonnante imagination de nos anciens décorateurs qui, sur un thème en apparence uniforme, le «lambrequin», ont su jouer avec une fantaisie sans cesse renouvelée.

E. J. Dreyfus, Genève.

L'Exposition a été ouverte du 21 mars au 19 mai 1952.